



Safy Boutella Artiste-phare d'une Algérie déchirée

ALAIN BRUNET

■ Au fil des dernières décennies, des centaines de milliers d'Algériens sont devenus apatrides, confinés à leurs bulles d'immigrants, balottés entre leurs valeurs ancestrales et ce qu'ils sont devenus ailleurs en Occident — par nécessité politico-économique comme on le sait.

En s'installant ailleurs, les Algériens de la diaspora ne sont pas d'emblée devenus citoyens du monde...

Ce n'est pas le cas de Safy Boutella, artiste-phare d'une Algérie déchirée entre l'échec de sa modernité post-révolutionnaire et la montée d'un intégrisme islamique qui clame désormais une certaine « pureté » idéologique et spirituelle.

Le clavieriste et compositeur se produisait hier sur une scène extérieure du FIJM (Tropiques Ultramar), faisant découvrir aux festivaliers une « algérianité » d'ouverture, aux antipodes du conformisme.

On doit à Safy Boutella la conception musicale et la réalisation du *Kutche*, un album crucial qui fit connaître à l'Occident l'incandescent Khaled — consacré « roi du raï » depuis lors.

Fils d'un militaire de carrière, Safy Boutella n'a pas connu une enfance algérienne normale, ayant vécu en Europe et même en Chine populaire — ceci

dû aux nombreuses missions du paternel. Confronté aux moult cultures ayant marqué les migrations familiales, férus de jazz et de rock, Boutella décidait de faire carrière en musique. Au milieu des années 70, il s'inscrivait à la fameuse Berklee School of Music (Boston), d'où tant de professionnels du jazz sont issus.

Rapidement, Safy Boutella réalisait qu'il ne serait pas un athlète de l'instrument — « Lorsque je voyais ces jeunes pianistes de 16 ou 17 ans manifester tant d'aptitudes techniques, j'étais vert, se rappelle-t-il.

« J'aurais voulu jouer mieux, convient-il, mais j'ai fini par évacuer cette frustration en me rendant compte que je composais quelque chose d'original. Un de mes professeurs, le célèbre Michael Gibbs, m'avait alors encouragé à développer mon propre langage. Un langage qui m'appartiendrait et que je pourrais revendiquer totalement. »

Désireux d'exploiter un nouveau territoire culturel algérien sans sous-estimer son « arabité », Boutella s'est mis à la tâche. Sa musique puiserait certes dans le jazz et ses émanations « fusion », mais encore exhalerait-elle le Maghreb, le désert, les côtes méditerranéennes de l'Afrique du Nord, les ruelles d'Alger, la casbah, les traditions ancestrales.

La lutherie de Safy Boutella serait évidemment à l'image de cette approche transculturelle: la lutherie occidentale se mêlerait aux instruments traditionnels maghrébins.

« J'ai toujours le souci de présenter une musique contemporaine, soutient-il. Mais il m'importe d'en faire ressortir les composantes algériennes, ne serait-ce que la réminiscence d'une culture qui est la mienne. »

Voilà de quoi procédait hier la mixtion de Safy Boutella, que l'on peut aussi découvrir sur l'excellent album *Mejnoun* — étiquette Indigo LBLC, HM 83, en importation seulement.

Fin des années 70, le musicien rentrait en Algérie, pour s'y imposer comme l'un des chefs de file d'une approche musicale neuve, progressiste. Dix ans au pays, une trentaine de musiques de films, d'autres conçues pour le théâtre ou destinées aux enfants. Tout était à faire dans cette bouillonnante Algérie des années 80, tout était possible. Et puis... le bordel, les émeutes, la révolte des jeunes, le coup d'État de 91...

Est-il besoin d'ajouter que les protagonistes de la nouvelle culture algérienne en ont pris plein la gueule. Et que Safy Boutella, incapable de poursuivre sa démarche créatrice chez lui, en a passablement souffert... et souffre encore. « Depuis au moins cinq ans, il ne se produit plus rien de neuf en Algérie », soupire-t-il, amer. Amer parce que contraint de s'expatrier à Paris afin de faire évoluer son langage compositionnel.

« J'ai parfois l'impression d'être nulle part. Ni en France, ni en Algérie », confie cet artiste que les puristes maghrébins ont encore peine à cataloguer. Et

que dire des décideurs de la culture française, qui sont loin de lui ouvrir toutes grandes leurs portes. Artiste ouvert sur le monde, Boutella se voit aussi ballotté, malgré lui, entre ces incontrournables étiquettes qu'on a peine à lui coller.

« Quand ils voient un animal comme moi, ils questionnent encore mon algérianité, explique le musicien. C'est un problème pour les autres... Moi, ça m'arrange. »